

Le premier cercle de l'enfer *Le Fils de Saul* de László Nemes

Zoé Protat

Volume 34, numéro 1, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2016). Compte rendu de [Le premier cercle de l'enfer / *Le Fils de Saul* de László Nemes]. *Ciné-Bulles*, 34(1), 12–13.



Le premier cercle de l'enfer

ZOÉ PROTAT

Depuis le dernier Festival de Cannes où il obtint le Grand Prix du jury, les rumeurs les plus extraordinaires courent sur le premier long métrage d'un réalisateur hongrois de 38 ans. Croyez-les toutes sans réserve, car elles sont vraies, et plus encore. Certains aiment à dire que l'on a déjà tout vu et tout entendu sur la Seconde Guerre mondiale. Mais tout comme *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell en littérature il y a quelques années, une œuvre du calibre du film de László Nemes les fera aisément taire. **Le Fils de Saul** est non seulement une œuvre hautement créative et originale, mais elle est aussi des plus précieuses, car elle touche peut-être l'inatteignable : plonger le spectateur en immersion totale dans l'horreur des camps, la cicatrice du XX^e siècle, le tout de l'intérieur, de l'intime, avec un doigté et un équilibre qui laissent pantois.

Le héros du film, Saul ou « Ausländer » (l'étranger) est membre d'un Sonderkommando dans un camp de concentration. Sélectionnés dès leur descente de train, ces prisonniers, le plus souvent juifs, étaient choisis pour leur jeunesse et leur force physique afin d'accompagner leurs semblables vers la mort. Déshabillage des condamnés, vidage des chambres à gaz, transport des vêtements, puis des cendres; deux équipes, une de jour, une de nuit, travaillant 24 heures sur 24 au bon fonctionnement des fours crématoires. Au cœur même de l'horreur, ces prisonniers n'avaient pas la vie sauve très longtemps. Séparés des autres, ils ne pouvaient fraterniser avec quiconque. Avec sa veste au dos barré d'une croix rouge, Saul fait son travail, jusqu'au jour où il croit reconnaître son fils dans le corps inerte d'un jeune garçon. Dès lors, il n'aura qu'une obsession : lui offrir une

sépulture convenable. Mais comment mettre en œuvre un enterrement digne de ce nom dans un contexte semblable? Où trouver un rabbin qui acceptera de prononcer les prières rituelles? Au même moment, les prisonniers planifient une révolte. Au même moment encore, on attend un convoi de 3 000 condamnés à éliminer en une nuit.

Une journée dans la vie d'Auschwitz : à une réalité méconnue, László Nemes dédie un film pudique, mais extraordinairement puissant. La tension qui habite chaque plan du **Fils de Saul** est quasi insoutenable. Au-delà du sujet, la forme y est aussi pour beaucoup. On a largement célébré les images du film, ses flous créatifs qui attachent les spectateurs aux pas de Saul, les suspendant bien souvent à son épaule pugnace. À travers ces plans serrés jusqu'à l'étouffement, ils ne ver-

ront que des bribes de monstruosité, morceaux choisis glaçants, mais nécessaires. Toutefois le véritable choc viendra du son, un travail proprement exceptionnel : magma de cris, de pleurs d'enfants, d'aboiements de chiens, de sifflets, de bruits de bottes et d'explosions qui enveloppent, agressent. Les langues parlées cartographient tous les peuples d'Europe de l'Est. C'est la bande-son de la guerre.


Au-delà de son récit déchirant, **Le Fils de Saul** documente. En travaillant à leur mutinerie, les membres du Sonderkommando tentent de faire des photographies de leur réalité pour les diffuser à l'extérieur. Cette sidérante entreprise a réellement existé et a produit quatre clichés, qui sont les seuls documents visuels directs des chambres à gaz. Le film examine la logique — et parfois l'absence de logique — de fonctionnement d'un camp, dans ses actions les plus célèbres (dépouiller les condamnés) et les plus obscures (charrier des monceaux de cendres humaines pour les jeter dans la rivière). Contrairement à ce que Hollywood voudrait bien nous faire croire, la violence s'imisce dans tous les rapports humains, même chez des prisonniers farouchement engagés dans leur survie. « Tu as abandonné les vivants pour les morts » : dans sa quête, Saul ne croquera que peu de solidarité et presque aucune main tendue. Et lorsque les autres s'inquiéteront des conséquences funestes que ses agissements pourraient avoir sur le groupe, il rétorquera avec une clairvoyance sidérante : « On est déjà morts. »

En Europe, il existe une croyance très forte qui veut que l'horreur de la solution finale ne soit pas filmable. Avec leurs partis pris esthétiques manichéens et leurs outrances, des films comme **Schindler's List** ou **La Vie est belle** ont provoqué des débats passionnés. Pour de nombreux théoriciens et philosophes, seule la parole des témoins directs serait recevable pour évoquer la Shoah : c'est par exemple l'avis du réalisateur Claude Lanzmann (**Shoah**). Difficile en effet de remettre en question l'histoire mémo-



rielle, alors que le pari de la fiction est toujours hasardeux. Et pourtant, Nemes a réussi à réconcilier tout le monde. **Le Fils de Saul** est peut-être le premier film à transporter le spectateur en plein cœur de la réalité des camps, une réalité sensible que les spécificités cinématographiques permettent non pas de comprendre, mais bien d'éprouver avec le cœur et les tripes.

Quelques mots s'imposent aussi sur l'acteur principal, Géza Röhrig. Né à Budapest, cet orphelin devenu musicien punk a embrassé la foi de ses racines juives après une première visite à Auschwitz dans les années 1980, jusqu'à devenir rabbin à New York, où il réside aujourd'hui. Poète, il a publié deux recueils inspirés par la Shoah. C'est à cette personnalité hors normes que Nemes a confié le premier rôle de son film, un rôle énorme dans lequel il est bien davantage qu'une révélation : une évidence. C'est en partie grâce à lui, et à une mise en scène aussi inventive qu'implacable, que László Nemes réussit un véritable

exploit : du cinéma hautement sensoriel, mais toujours intelligible, loin d'une radicalité extrême façon art contemporain. Une plongée en apnée dans l'histoire, d'une douloureuse beauté. (Sortie prévue : 15 janvier 2016) 



Hongrie / 2015 / 107 min

REAL. László Nemes **SCÉN.** László Nemes et Clara Royer **IMAGE** Máttyás Erdély **SON** Tamás Zányi **MUS.** László Melis **MONT.** Mathieu Taponier **PROD.** Gábor Rajna et Gábor Sipos **INT.** Géza Röhrig, Levente Molnár, Sándor Zsótér, Urs Rechn **DIST.** Métropole Films